

HOMÉLIE 2

«Dieu m'est témoin combien je vous chéris tous dans les entrailles de Jésus Christ. Et je demande dans mes prières que votre charité croisse de plus en plus, et dans la science et dans le sentiment, afin que vous compreniez mieux en quoi votre bien consiste, afin que vous paraissiez purs et sans reproche au jour du Christ, pleins des fruits de la justice par Jésus Christ, Pour la louange et la gloire de Dieu.»

1. S'il invoque le témoignage de Dieu, ce n'est pas qu'on doute de sa parole; c'est un cri qui s'échappe de son cœur : il veut ainsi leur inspirer une plus ferme croyance. Comme il vient de rappeler leurs dons, afin qu'ils ne s'imaginent pas qu'il les aime pour ce motif, et non pour eux-mêmes, il complète ainsi son affirmation : «Dans les entrailles de Jésus Christ.» Que veut-il dire ? Le voici : Selon le Christ, parce que vous êtes fidèles, parce que vous aimez le Christ; je puise dans sa charité même. Il n'a pas cependant prononcé ce mot de charité; son expression est bien plus tendre, «dans les entrailles de Jésus Christ.» Je suis devenu votre père, et c'est de l'amour du Christ qu'émane cette paternité. C'est lui qui nous donne de telles entrailles, des entrailles embrasées, comme il les accorde à ses véritables serviteurs. Voilà de quelle façon je vous aime. Il ne parle donc pas ici des entrailles matérielles, il parle de celles beaucoup plus brûlantes du Christ lui-même. «Combien je vous chéris tous.» Tous, puisque vous êtes tous dans les mêmes dispositions. Je ne saurais vous exprimer jusqu'où va cette tendresse; la parole est impuissante à rendre ce sentiment : je laisse à Dieu le pouvoir de sonder les cœurs. – Si son amour eût été faible, il n'eût pas appelé Dieu pour témoin; car cela n'est pas sans péril. «Je demande dans mes prières que votre charité devienne de plus en plus abondante.» Magnifique expression; cette vertu ne connaît pas de bornes. Vous le voyez, quoique aimé déjà, l'Apôtre veut l'être encore davantage. Quand on aime comme lui, on réclame de l'objet aimé qu'il ne s'arrête pas non plus dans son affection, l'amour étant un bien sans mesure. Aussi Paul déclare-t-il que cette dette n'est jamais acquittée : «Ne devez rien à personne, si ce n'est l'amour fraternel.» (Rom 13,8)

La mesure de la charité, c'est de n'en connaître aucune. «Que votre charité, dit-il, devienne de plus en plus abondante.» Remarquez l'ordre et la portée de chaque mot : «De plus en plus abondante dans la science et le sentiment.» Ce n'est pas sans quelque réserve, ce n'est pas au hasard qu'il admire la charité, il faut qu'elle provienne de la science. C'est comme s'il disait : Vous n'aimerez pas tous les hommes de la même manière; ce ne serait plus de la charité, ce serait de l'inintelligence. Que signifie donc ceci : «Dans la science ?» Avec discernement, avec réflexion avec une gradation raisonnée. Il en est qui ne raisonnent nullement leurs affections, qui vont comme des aveugles; c'est ce qui fait que de telles amitiés n'offrent pas de consistance. «Dans la science et le sentiment, afin que vous compreniez mieux en quoi votre bien consiste.» Je ne parle pas pour moi, c'est votre cause que je plaide. Il est à craindre, en effet, que quelques-uns se laissent gêner par l'amitié des hérétiques. Paul fait entendre tout cela dans chacune de ses paroles. Observez-le bien, et vous entendrez ceci : Ce n'est pas pour moi que je parle, puisqu'il ajoute aussitôt : «Pour que vous paraissiez purs et sans reproche,» pour que vous n'admettiez aucune erreur sous le manteau de la charité. Pourquoi donc dit-il ailleurs : «Autant que possible, ayez la paix avec tous les hommes.» (Rom 12,18) Il ne prétend certes pas vous prescrire d'aimer de telle façon que l'amitié vous soit funeste; car il est écrit : «Si votre œil droit vous scandalise, arrachez-le et jetez-le loin de vous.» (Mt 5,29) Ce qu'il se propose, c'est que «vous soyez purs,» en présence de Dieu, «et sans reproche;» devant les hommes.

Beaucoup se sont perdus par les amitiés. Si vous prétendez que vous n'avez rien à craindre pour vous-même, pensez que l'autre peut y périr. «Au jour du Christ;» pour que vous soyez alors trouvés purs, n'ayant causé la chute de personne. «Pleins des fruits de la justice par Jésus Christ, pour la louange et la gloire de Dieu;» c'est-à-dire, joignant à la pureté de la foi la droiture de la vie. Il ne suffit pas que la vie soit droite, il faut de plus qu'elle soit féconde en fruits de justice. Il est une justice qui n'est pas selon le Christ une vertu simplement humaine; et de là ce qui suit : «Par où selon Jésus Christ, pour la louange et la gloire de Dieu.» Vous voyez bien que je ne parle pas de ma gloire mais uniquement de celle que nous rendons à Dieu par la justice. En plus d'un endroit, il appelle justice l'aumône elle-même. Je ne veux pas, dit-il, que vos affections vous nuisent en vous fermant les yeux sur vos véritables intérêts, et qu'elles vous soient une cause de chute. Je désire sans doute l'accroissement de

HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX PHILIPPIENS

votre amour, mais non toutefois au point qu'il vous devienne nuisible. Je ne veux pas non plus que vous adoptiez une chose sans examen; n'acceptez même ma parole qu'après l'avoir jugée vraie. Il ne demande pas une aveugle préférence, mais bien une approbation raisonnée. Il ne va pas leur dire ouvertement : Ne vous liez pas avec un tel. Il pose un principe : Que vos affections soient de nature à procurer votre bien, toujours éclairées par le jugement. C'est une démente de ne pas travailler pour le Christ et par Dieu. Voyez-vous reparaître cette locution «par ?» L'intention de l'Apôtre serait-elle de faire de Dieu un simple instrument ? Arrière un tel blasphème. Ce n'est pas pour être moi-même loué, dit-il, que je parle de la sorte, c'est au contraire pour glorifier Dieu.

2. «Je veux que vous sachiez, mes frères, que l'état où je suis a servi beaucoup au progrès de l'Evangile, si bien que mes chaînes sont devenues célèbres en Jésus Christ dans tout le prétoire, et partout ailleurs.» Il est à croire qu'en apprenant son incarcération, ils étaient dans l'angoisse, et pensaient que la prédication était arrêtée. Que fait l'Apôtre ? Il détruit du premier coup cette pensée : «Mes épreuves ont servi puissamment au progrès de l'Evangile.» C'est en outre une marque d'affection de leur communiquer ainsi ce qui le concerne, supposant bien qu'ils y prennent intérêt. Que dites-vous ? vous êtes dans les chaînes, vous ne pouvez vous mouvoir, et c'est par là que l'Evangile progresse ? «Les chaînes que je subis pour le Christ sont devenues célèbres dans tout le prétoire.» Loin d'imposer silence aux autres prédicateurs ou de les rendre timides, cela n'a fait que leur donner plus d'assurance. Or, s'il en est ainsi de ceux qui vivent au milieu des dangers, si leur courage s'en est accru, loin d'en éprouver quelque atteinte, beaucoup plus devez-vous en être affermis. Si le captif eût fait entendre des plaintes, ou même se fût tu, ils auraient naturellement partagé ses impressions; mais, dès qu'il manifeste une plus grande confiance, parce qu'il est dans les fers, il doit les encourager, bien plus que s'il était libre. Comment, encore une fois, les fers de Paul ont-ils secondé les progrès de l'Evangile ? La Providence a permis, répond-il, qu'on n'ignorât pas dans le monde que je suis enchaîné dans le Christ et pour le Christ : «On le sait dans tout le prétoire.» On désignait alors par ce nom la cour de l'empereur. Et non seulement dans le prétoire, ajoute-t-il, mais encore dans toute la ville. «Un plus grand nombre de nos frères en notre Seigneur, ranimés et soutenus par mes chaînes, ont répandu plus abondamment la parole de Dieu, sans aucune crainte.» Cela montre bien qu'ils parlaient auparavant avec une noble indépendance, avec liberté; mais beaucoup plus à cette heure.

Si les autres sont plus fermes à cause de mes fers, combien ne dois-je pas l'être moi-même ? C'est à moi surtout qu'il appartient de montrer plus d'assurance, puisque j'ai le bonheur de l'inspirer. «Un plus grand nombre de nos frères dans le Seigneur.» Il semblait parler avantageusement de lui-même, en disant que ses fers augmentaient le courage des disciples; aussi prévient-il toute fâcheuse impression par ce mot : «Dans le Seigneur.» Alors même qu'il est dans la nécessité de se rendre un glorieux témoignage, il n'oublie pas le devoir de la modestie. «Si bien qu'ils ont plus abondamment répandu la parole de Dieu, sans aucune crainte.» Ils avaient donc commencé déjà, puisque maintenant ils la répandent avec plus d'abondance. «Quelques-uns, par jalousie même et par esprit de contention, mais plusieurs avec une intention pure, prêchent le Christ.» Il importe de savoir la signification de ce texte. Du moment où Paul fut retenu prisonnier, beaucoup d'infidèles, dans le but d'exciter contre lui une guerre implacable de la part de l'empereur, se mirent eux-mêmes à prêcher le Christ : l'empereur, remarquant mieux alors la diffusion de l'Evangile, devait en concevoir plus de courroux, et ce courroux ne pouvait manquer de retomber entièrement sur la tête de l'Apôtre. Les chaînes de Paul produisaient donc un double effet : elles étaient pour les uns la cause d'une plus grande hardiesse; elles poussaient les autres à prêcher le Christ dans l'espoir de perdre son ministre. «Quelques-uns par jalousie,» enviant ma gloire et les premiers succès de la prédication, acharnés à ma perte, luttant contre moi, deviennent mes auxiliaires. Peut-être ne sont-ils guidés que par l'ambition, et pensent-ils s'approprier l'honneur qu'on veut me faire. «Plusieurs, avec une intention pure,» sans hypocrisie, du fond de leur âme. «Il en est réellement qui prêchent le Christ par esprit de contention, et nullement avec sincérité;» ils n'agissent pas avec droiture, ils n'ont pas en vue la prédication même; et quoi donc ? «Estimant ajouter de la sorte au poids de mes fers.» Ils pensent me susciter de plus grands dangers, tribulation sur tribulation. ô cruauté ! Ô passion diabolique ! ils le voyaient enchaîné, plongé dans un cachot, et leur jalousie restait la même : ils n'avaient qu'un désir, aggraver son infortune, le livrer à de plus implacables ressentiments. Paul a raison de dire : «Estimant « ou s'imaginant; car ils ont été frustrés dans leur espoir. Ils pensaient m'accabler de tristesse, et les progrès de l'Evangile me comblaient de joie. Il en est ainsi d'une bonne œuvre qu'on ne fait pas avec une bonne intention : loin de nous donner droit à la récompense, elle nous attire le

HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX PHILIPPIENS

châtiment. Dès que c'était pour jeter le prédicateur du Christ dans une situation plus périlleuse, qu'ils prêchaient eux-mêmes le Christ, au lieu de pouvoir espérer une récompense, ils devaient s'attendre aux plus terribles châtements. «Plusieurs sont mûs par la charité, n'ignorant pas que je suis placé là pour la défense de l'Évangile.» Que signifient ces derniers mots : «Pour la défense de l'Évangile.» Ils allègent le compte que je dois rendre à Dieu, ils prennent sur eux une partie de cette défense. Voici sa pensée : J'ai reçu l'ordre d'exercer le ministère de la prédication, j'en rendrai compte un jour, il faudra que je justifie ma mission; ils me viennent en aide pour que cette justification me soit plus facile. Et dans le fait elle le sera, s'il en est beaucoup qui prêchent avec une foi sincère. «Qu'importe, pourvu que de toute façon, par hasard ou par un véritable zèle, le Christ soit annoncé ?» Quelle philosophie dans cet homme ! il ne s'arrête pas à les accuser, il se borne à rapporter le fait. Que m'importe, dit-il, que ce soit d'une façon ou d'une autre ? Qu'on saisisse une occasion ou qu'on se propose la vérité, le Christ n'en est pas moins annoncé. Ce n'est pas une loi qu'il proclame, il commence par dire ce qui a lieu. Du reste, eût-il même entendu porter une loi, il n'aurait pas pour cela ouvert la porte aux hérésies.

3. Examinons cette question, si vous le voulez bien, et nous verrons qu'en ordonnant même de prêcher comme prêchaient ceux dont il parle, il n'aurait pas non plus autorisé l'erreur. Comment ? C'est que ces hommes enseignaient la saine doctrine; ce qu'il y avait de vicieux dans leur but et leur intention ne faisait pas que la prédication fût altérée. C'était une absolue nécessité pour eux de prêcher de la sorte. Pourquoi ? Parce que, s'ils avaient prêché d'une autre manière que Paul, s'ils n'avaient pas enseigné la même doctrine, ils n'auraient pas évidemment excité contre lui la colère de l'empereur. C'est en étendant l'œuvre de la vraie prédication apostolique, en augmentant le nombre des chrétiens, à son exemple, qu'ils pouvaient irriter l'empereur, par cet étalage des progrès de la religion nouvelle. Un esprit sans portée ne manquera pas de critiquer ce passage, et dira : S'ils avaient réellement voulu nuire à l'Apôtre, ces hommes auraient dû prendre un chemin tout opposé, et disperser les fidèles qui existaient déjà, bien loin d'en gagner d'autres. Que répondre ? Qu'ils n'avaient en vue qu'une chose, resserrer de plus en plus le cercle menaçant au milieu duquel Paul était placé, ne pas permettre qu'il échappât; ils regardaient cela comme un moyen tout autrement efficace de le blesser au cœur et d'éteindre la prédication. En agissant d'une manière différente, ils eussent laissé tomber la rage du tyran, secondé la délivrance de l'Apôtre, et rendu possible dès lors la continuation de son ministère; tandis qu'ils comptaient tout anéantir en le faisant périr lui-même. Le grand nombre ne le comprenait pas; c'était la pensée de quelques natures profondément méchantes et perverses. «Je m'en réjouis, poursuit-il, et je m'en réjouirai sans cesse.» De quoi se réjouira-t-il ? De les voir s'obstiner dans leurs manœuvres. Ils me viennent en aide sans le vouloir; ils seront punis de la peine même qu'ils se donnent, et, sans l'avoir partagée, j'en aurai la récompense.

Que peut-on concevoir de plus scélérat que cette ruse du diable, de faire que des hommes se chargent du travail de la prédication, et ne travaillent que pour s'attirer un supplice ? Voyez-vous de quels maux il accable de toute part ceux qui le suivent ? il les mène au châtement, il les entraîne à leur perte, en leur imposant les fatigues d'un ministère sacré. Quel est l'adversaire, quel est l'implacable ennemi qui saurait disposer de cette sorte tous les moyens de salut ? N'est-il pas visible que celui-là ne peut rien qui lutte contre la vérité, qu'il se blesse lui-même comme l'animal regimbant contre l'éperon ? «Je sais que cela tournera à mon salut avec le secours de vos prières et l'assistance de l'Esprit de Jésus Christ.» Rien de plus pervers que le démon : c'est ainsi qu'il écrase d'inutiles labeurs tous ceux qui le reconnaissent pour maître : non content de leur en ravir le prix, il les conduit à d'éternels supplices. Ce n'est pas la prédication seulement, ce sont les jeûnes et la virginité qu'il leur impose dans les mêmes conditions, si bien qu'ils n'en aient jamais la récompense, et qu'il en résulte pour eux les plus grands maux. Voilà les personnes dont l'Apôtre parle ailleurs : «Leur conscience est cautérisée.» (I Tim 4,2) Je vous en conjure donc, rendons en toute chose grâces à Dieu, qui diminue nos fatigues, tout en augmentant notre récompense. Les récompenses qu'on acquiert parmi nous en vivant chastement dans le mariage, on ne les mérite pas même chez eux en se vouant à la virginité, ou, pour mieux dire, leur virginité n'aura pas un meilleur sort que la fornication elle-même. Pourquoi ? Parce qu'ils ne font rien avec une intention droite, et qu'ils calomnient les créatures de Dieu, ainsi que son infinie sagesse.

Ne nous laissons pas aller cependant à la torpeur. Sans doute les combats que Dieu nous demande sont mitigés par sa bonté, n'exigent pas des efforts trop pénibles; mais ils ne sont pas à dédaigner. Si les hérétiques s'épuisent dans des labeurs insensés, mériterions-nous bien quelque indulgence en refusant d'en supporter de moins lourds et qui seront

HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX PHILIPPIENS

incomparablement mieux récompensés ? Que voyez-vous de si pénibles dans les préceptes du Christ ? N'avez-vous pas le courage de rester vierge, il vous est permis de vous marier. Ne pouvez-vous vous priver de toute fortune, il vous est permis de la garder, pourvu que vous en fassiez part aux pauvres : «Que votre abondance supplée, dit l'Apôtre, à leur dénûment,» (II Cor 8,14) Peut-être voyez-vous quelque peine à mépriser les biens d'ici-bas, à dominer les convoitises corporelles; mais les autres devoirs n'exigent aucune dépense, aucun effort. Quel effort devez-vous faire, dites-moi, pour ne commettre ni médisance ni calomnie ? quel effort pour n'être pas jaloux de la prospérité des autres ? quel effort pour échapper à l'amour de la vaine gloire ? Souffrir les tourments sans se laisser abattre, c'est de l'énergie; de l'énergie encore, de supporter la pauvreté, sans sortir des bornes de la sagesse; de l'énergie de lutter avec la même constance contre la faim et la soif. Quand vous n'avez à subir rien de semblable, quand vous pouvez jouir de vos biens, de la manière que la religion le permet, quelle violence êtes-vous obligé de vous faire pour ne pas porter envie ? L'envie n'a pas d'autre raison d'être qu'un attachement excessif aux choses présentes; disons mieux, de là viennent tous les maux. Si vous teniez pour néant les richesses et la gloire de ce monde, vous ne porteriez jamais envie à ceux qui les possèdent.

4. Mais, comme vous ne soupirez qu'après ces vanités, comme vous n'admirez pas autre chose, vous êtes obsédé par la jalousie, subjugué par la vaine gloire. Tout vient de votre exclusive admiration pour les biens terrestres. Cet homme vous paraît donc bien digne d'envie, parce qu'il est riche ? Il est plutôt digne de compassion et de larmes. Mon observation vous fait sourire, et vous répondez aussitôt : C'est moi qui suis digne de larmes et non lui. Vous l'êtes vous aussi sans doute; mais ce n'est pas à cause de votre pauvreté, c'est parce que vous vous croyez misérable. Il est des hommes qui n'ont aucun mal à souffrir, et dont l'esprit est malade : nous les plaignons, pour cette raison même qu'ils se regardent comme malheureux, quoiqu'ils n'aient aucun motif de l'être. Dites-moi, si quelqu'un n'ayant nullement la fièvre tombe dans un complet abattement et s'obstine à rester couché, garde le lit sans être malade, ne mérite-t-il pas notre pitié beaucoup plus que ceux qui ont réellement la fièvre; et cela, parce qu'il croit l'avoir, ne l'ayant pas ? Voilà comment vous êtes vous-même digne de larmes, votre imagination vous rendant malheureux; mais ce n'est pas certes à cause de votre pauvreté, qui devrait plutôt vous donner un bonheur sans nuage. Qu'enviez-vous chez le riche ? Ces nombreux soucis dont il est chargé, ou la cruelle servitude à laquelle il est soumis ? Serait-ce parce qu'il est là comme un chien, entouré de ses richesses qui pèsent sur lui ainsi que d'innombrables chaînes ? La nuit arrive, elle a remplacé le jour, et ce temps du repos est pour lui le temps du trouble, des ennuis, des préoccupations et des tristesses. Un bruit se fait, et le voilà qui se précipite. Quelqu'un a-t-il été volé, lui qui n'a rien perdu s'en montre beaucoup plus préoccupé que la victime elle-même. Celle-ci, quoique ayant senti le coup au moment, ne garde pas toujours ce souci; lui rumine ce malheur sans relâche, La nuit est un port qui nous dérobe aux douloureuses agitations de la vie, un soulagement à nos infortunes, un remède à nos plaies.

Un homme dans le chagrin refuse souvent d'écouter ses amis, ses proches, les personnes de sa maison, un père, une mère, et repousse leurs consolations, va même quelquefois jusqu'à s'irriter de leurs discours; car la douleur se déchaîne sur une âme avec la fureur de la tempête; mais, le sommeil venant lui commander le repos, il n'a pas même la force de lever les yeux. Ainsi, avons-nous subi de longues fatigues sous les brûlants rayons du soleil, quand notre corps est en feu, nous cherchons un asile qui nous promette un soulagement, et par le léger murmure des eaux et par la fraîcheur de l'air; la nuit pareillement offre un délassement à notre âme, en nous plongeant dans le sommeil : ou plutôt ce n'est ni la nuit ni le sommeil, c'est Dieu lui-même qui nous accorde ce bienfait, sachant quelle est notre misère. Mais nous sommes impitoyables envers nous-mêmes, et, comme si nous étions nos propres ennemis, nous avons inventé des tortures qui triomphent de ce repos dont la nature nous fait une nécessité; et ce sont les veilles de la richesse. «Les sollicitudes des richesses, est-il écrit, enlèvent le sommeil.» (Ec 31,1) Et remarquez ici la prévoyante bonté de Dieu : il n'a pas voulu laisser à notre libre arbitre, à notre discernement, l'usage que nous devons faire du sommeil; il nous a comme enchaînés à ce besoin, et nous ne pouvons nous soustraire à la nécessité du bienfait : le sommeil nous est imposé par la nature. Et comme si nous avions une haine implacable contre nous-mêmes, agissant comme envers des ennemis mortels, nous avons inventé quelque chose de plus impérieux que ce besoin de la nature, la tyrannie des biens matériels. Le jour a-t-il paru, cet homme redoute alors les sycophantes, comme il tremble la nuit à la pensée des voleurs. La mort approche-t-elle, il est moins tourmenté par la mort elle-même que par le regret de laisser son bien aux autres. A-t-il un petit enfant ? ses

HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX PHILIPPIENS

angoisses augmentent avec sa cupidité; c'est alors surtout qu'il s'estime pauvre. N'en a-t-il pas ? le chagrin le dévore.

Et c'est celui-là que vous croyez heureux, quand il ne peut d'aucune part goûter un plaisir quelconque ? Vous portez envie à ce navigateur ballotté par la tempête, vous qui reposez tranquille dans le port de la pauvreté ? Voilà certes une autre infirmité de la nature humaine, de ne savoir pas porter généreusement son bonheur, d'insulter même à ce qui nous le procure. Tel est le sort des riches d'ici-bas; ce qu'il en est ensuite, vous l'apprenez de la bouche même du mauvais riche, du possesseur de tant de biens, comme vous dites, car ce n'est pas moi qui le dis, regardant tous ces biens comme des choses indifférentes. Ecoutez celui qui possédait d'innombrables richesses, et voyez dans quelle genre de dénûment il était tombé : «Père Abraham, s'écrie-t-il, envoyez Lazare, pour qu'il trempe dans l'eau l'extrémité de son doigt, et qu'il me rafraîchisse la langue, car je suis cruellement tourmenté dans ces flammes.» (Lc 16,24) Supposez que ce riche n'eût rien souffert de ce que nous avons dit, qu'il eût passé dans le calme et sans aucun souci sa vie tout entière, je veux dire ce rapide instant que nous appelons la vie; et c'est l'Écriture elle-même qui nous montre la vie comme un instant, en la comparant aux siècles éternels; supposez que tout lui eût réussi selon ses désirs; ses paroles, ou plutôt les faits vous disent assez à quel point il est misérable. Le vin ruisselait dans tes repas; et maintenant tu n'as pas même une goutte d'eau quand la soif te consume. Quel mépris n'avais-tu pas pour ce pauvre couvert d'ulcères ? et tu demandes aujourd'hui de le voir, sans qu'on te l'accorde. Il gisait sous le portique de ton palais; il est désormais dans le sein d'Abraham. Tu t'abritais sous de magnifiques lambris; et te voilà dans les feux de la géhenne.

5. Que les riches écoutent; les riches, non, les hommes impitoyables : celui-là n'était pas puni pour avoir été riche, il l'était pour avoir été sans pitié. Il est permis de posséder les biens de la terre, à la condition qu'on sera miséricordieux. Voilà pourquoi ce riche ne vit personne autre que ce mendiant; et cela lui montrait combien ses châtements étaient justes, en lui rappelant les actes de sa vie. N'eût-il pas pu voir bien d'autres pauvres ayant pratiqué la vertu ? Mais non, c'est celui précisément qui mendiait à sa porte, qui se présente encore à lui, l'instruisant et nous instruisant nous-mêmes à ne pas mettre notre confiance dans les biens d'ici-bas, si nous voulons posséder le plus grand des biens. La pauvreté n'empêcha pas l'un de parvenir au royaume, et la richesse ne servit de rien à l'autre pour éviter l'enfer. Jusques à quand des pauvres, jusques à quand des mendiants ? Le vrai pauvre, ce n'est pas celui qui n'a rien, c'est celui qui désire beaucoup : le vrai riche, ce n'est pas celui qui possède beaucoup, c'est celui qui ne désire rien. Quel serait l'avantage de posséder le monde entier, si l'on doit vivre dans la tristesse, bien plus que le dernier des indigents ? La volonté seule fait la richesse ou la pauvreté, et ce n'est pas l'abondance ou la privation de choses matérielles. Pauvre, voulez-vous vous enrichir ? Cela vous est possible à le bien vouloir, et nul ne vous en empêche. Méprisez toutes les possessions de ce monde, regardez-les comme néant, ce qu'elles sont en réalité : repoussez le désir des richesses, et vous voilà riche. Le riche est celui qui ne veut pas s'enrichir, le pauvre est celui qui ne veut pas l'être. Quand on languit sans avoir de maladie; on est plus réellement malade que lorsqu'on porte son mal comme la santé : ici de même, le pauvre est celui qui ne sait pas souffrir la pauvreté, ou mieux celui qui dans la richesse se regarde comme le plus pauvre des pauvres, et non l'homme courageux à qui la pauvreté n'est pas un fardeau et la vie est plus heureuse que celle des riches. A proprement parler, ce dernier est le plus riche des hommes. Dites-moi, pourquoi craignez-vous la pauvreté ? pourquoi tremblez-vous ? n'est-ce pas à cause de la faim, du froid et des autres choses semblables ? Mais on ne tombe pas, non, on ne tombe pas à ce degré d'indigence.

«Reportez vos regards sur les générations anciennes, et voyez : quel est celui qui, ayant mis sa confiance en Dieu, s'est trouvé délaissé ? quel est celui qui a été frustré dans son espérance ?» (Ec 2,11) «Regardez les oiseaux du ciel; ils ne sèment ni ne moissonnent, ni n'entassent dans des greniers, et votre Père céleste a soin de leur nourriture.» (Mt 6,26) On ne citerait pas quelqu'un qui soit immédiatement mort de faim ou de froid. Pourquoi donc craignez-vous tant l'indigence ? Vous n'avez rien à répondre. Vos craintes sont superflues, du moment où vous avez le nécessaire. Regrettez-vous de n'avoir pas une longue suite de serviteurs ? C'est être affranchi d'autant de maîtres, c'est un bonheur assuré; vous êtes à l'abri de nombreuses sollicitudes. Regrettez-vous que votre maison soit vide de vases précieux, de lits splendides, de meubles incrustés d'argent ? Qu'a de plus que vous en fait de vrai bonheur, celui qui les possède ? Rien; car la matière est indifférente à l'usage que nous en faisons. Voudriez-vous être pour beaucoup de vos semblables un objet de terreur ? A Dieu ne plaise; et quel plaisir peut-on goûter à faire trembler les autres ? Peut-être est-ce vous qui les

HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX PHILIPPIENS

craignez ? Il vous est bien permis de ne pas les craindre. «Voulez-vous ne pas redouter le pouvoir, faites le bien, et vous n'en aurez que des éloges.» (Rom 13,3) Vous me direz : Aisément on nous méprise, on nous accable de maux ? Mais c'est le vice qui vous expose à ces choses, et non la pauvreté. Pendant que beaucoup de pauvres passent toute leur vie sans inquiétude, on voit les puissants, les riches, ceux qui commandent, vivre et mourir plus malheureux que les hommes de rapine, les brigands, les spoliateurs de tombeaux. Ils souffrent de la richesse comme vous pensez souffrir de la pauvreté. Ceux qui sont décidés à mal faire croient vous nuire par le mépris; mais ils nuisent réellement aux riches par un sentiment de jalousie et de haine. Or, il n'est pas de passion malfaisante comme la jalousie, il n'est pas de plus violente impulsion vers le mal. L'envieux met toute sa force d'âme et tous ses moyens extérieurs dans ce qu'il fait; tandis que celui dont le mépris seul est le mobile a souvent pitié de celui qu'il méprise; et cela même est une sauvegarde pour ce dernier, qui se trouve ainsi garanti par sa pauvreté, par son impuissance. De là vient que nous disons à l'oppresseur du pauvre : Vous aurez fait certes un grand exploit, quand vous aurez écrasé cet homme, quand un pauvre sera mort sous vos coups ! Quelle magnifique récompense vous allez avoir ! Et nous apaisons ainsi sa colère. Pour l'envie, elle s'attaque au riche de manière à ne plus lâcher sa proie, jusqu'à ce qu'elle soit satisfaite et qu'elle ait versé tout son venin.

Vous le voyez, le bien ne consiste ni dans la richesse ni dans la pauvreté, il ne dépend que des dispositions de notre âme : c'est là que nous devons faire régner l'ordre et la philosophie. Est-elle bien disposée, ni la richesse ne peut nous exclure du royaume, ni la pauvreté nous amoindrir; nous supporterons la pauvreté avec courage, et nous n'aurons rien à perdre des biens à venir, rien même des biens présents. Après avoir eu le bonheur sur la terre, nous l'aurons pour toujours dans les cieux. Pussions-nous tous les avoir en partage par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.